

# **Dr. Robert A. Peterson, Christologie, Session 6, Christologie moderne, Partie 1, Kant, Schleiermacher et Ritschl**

© 2024 Robert Peterson et Ted Hildebrandt

Voici le Dr Robert Peterson dans son enseignement sur la christologie. Il s'agit de la séance 6, Christologie moderne, partie 1, Kant, Schleiermacher et Ritschl.

Nous poursuivons nos cours sur la christologie moderne en fournissant davantage d'informations de base sur la christologie moderne.

Le protestantisme libéral. Le XIXe siècle est celui du libéralisme protestant en Europe. En Amérique du Nord, mais surtout aux États-Unis, l'ère libérale ne débute qu'au milieu du siècle et se termine plus tard qu'en Europe.

Là, sa disparition fut marquée à la fois par le début de la Première Guerre mondiale et par l'ascension au pouvoir de Karl Barth. En Amérique du Nord, le libéralisme prospéra jusque dans les années 1930, lorsqu'il fut victime à la fois de la Grande Dépression et de l'afflux d'idées néo-orthodoxes venues d'Europe. Du côté catholique romain, la christologie ne fut pas un sujet de dissension, ni de réflexion créative.

Le concile de Trente (1545-1563), qui entendait rejeter la théologie de la Réforme, ne s'est pas prononcé sur la christologie. Ce n'était pas un sujet de controverse. Au cours de la période de la Contre-Réforme qui a suivi, les théologiens catholiques n'ont fait que répéter et peaufiner les écoles de pensée précédentes.

La seule exception fut l'irruption du modernisme catholique, de 1890 à 1910. Les modernistes, tout en insistant sur le fait qu'il existait de grandes différences entre eux et les protestants libéraux, reproduisirent en fait bon nombre des idées courantes du libéralisme. Le mouvement fut étouffé, mais après un intervalle convenable, certaines des mêmes idées furent acceptées par le Concile Vatican II, de 1962 à 1965, et devinrent partie intégrante de l'orthodoxie catholique.

Le XIXe siècle a bien sûr été marqué par l'ère des Lumières. Celles-ci ont joué un rôle important dans la formation de la christologie, tant dans le libéralisme protestant que dans le modernisme catholique. Ces deux mouvements étaient de nature apologétique.

Ces deux mouvements étaient motivés par la crainte que la modernité ne dépasse le christianisme. Les partisans de ces mouvements répliquaient que ce n'était pas l'essence de la foi chrétienne qui était dépassée, mais son enveloppe doctrinale.

Schleiermacher recherchait donc un accord avec ses détracteurs cultivés, non pas dans un accord doctrinal commun, mais dans un noyau commun de conscience intérieure, qui pourrait être identifié comme religion et avec lequel un amalgame d'éléments chrétiens pourrait être formé.

Cette conscience a cependant été façonnée par la culture dans laquelle elle s'est formée, et par conséquent, le type de foi dont parlait Schleiermacher était essentiellement celui qui mettait l'accent sur la continuité entre le Christ et la culture. Souvenez-vous de la toute première introduction à cette série de conférences. Il faut faire une distinction entre les christologies d'en haut, qui commencent avec le Fils éternel, qui devient homme, et les christologies d'en bas, qui commencent avec un homme, Jésus, et ne peuvent jamais vraiment aller plus haut.

Ou, pour dire la même chose, les christologies qui mettent l'accent sur la discontinuité entre Dieu et l'ordre créé – Dieu entre dans la création en Christ, dans l'Incarnation – ou les christologies qui mettent l'accent sur la continuité entre Dieu et l'ordre créé – Jésus est un simple homme, bien que la fleur la plus fine de l'humanité. De même, George Tyrell, le prophète du modernisme catholique anglais, a parlé de leur stratégie comme nécessitant la création d'une synthèse entre la foi et la modernité, dans laquelle ce qui était essentiel aux deux serait préservé. Pour comprendre cette synthèse, nous devons donc garder à l'esprit les éléments essentiels de la modernité auxquels la foi s'alliait.

Au moins trois grandes impulsions ont été au cœur de la formation de la conscience du XIXe siècle, héritée des Lumières. Il s'agissait, premièrement, d'un parti pris antiautoritaire ; deuxièmement, de l'émergence de l'autonomie humaine ; et troisièmement, de l'accent mis sur la conscience intérieure. Premièrement, l'humeur antiautoritaire a bien sûr pris de nombreuses formes.

Mais l'anticléricalisme et la méfiance envers la Bible étaient parmi les plus importants. La Bible et l'Église étaient considérées comme faisant partie d'un ordre ancien dont la suppression était nécessaire à l'émergence du nouveau. Cela a provoqué une moquerie de la foi chrétienne par des intellectuels comme Thomas Paine et, en Europe, a également donné lieu à des violences contre l'Église.

L'Eglise a remplacé la source de sens par le monde empirique. Celui-ci a lui aussi pris de nombreuses formes, certains comme Hegel, les livres pour l'histoire, d'autres comme Freud pour la nature humaine, d'autres encore comme Darwin pour le monde naturel. Mais le fait est que le sens et les valeurs ont été recherchés par d'autres voies que celles qui avaient prévalu dans l'Europe médiévale et de la Réforme.

Ces recherches ont été menées dans des domaines autres que ceux traditionnellement religieux. Cette évolution a été accompagnée par l'émergence de l'autonomie humaine. L'interprétation de la vie dans le monde n'était plus recherchée par l'Église ou par la Bible, mais par le point de vue d'un interprète humain sans aide extérieure.

C'est, après tout, l'interprète qui, selon Descartes, peut trouver le seul sens vrai et certain du monde. Il est possible, selon lui, de douter et de remettre en question tout le reste. Mais une fois ce processus de doute terminé, une chose reste intacte : la conscience humaine.

C'est dans la conscience humaine que l'on a cherché à intégrer les différents éléments de l'expérience. Le passage de l'autorité extérieure, comme la Bible et l'Église, à l'autorité de l'interprète a donc donné lieu à une discussion approfondie sur la conscience intérieure. La sainteté et l'inviolabilité de cette conscience ont cependant été gravement mises à mal par deux directions entièrement différentes.

À la fin du XVIIIe siècle, Kant a démolé la confiance en la raison que les rationalistes avaient maintenue, et au XIXe siècle, Freud a ébranlé la confiance dans l'innocence et la simplicité de la conscience. L'argument de Kant était bien sûr que la raison ne peut fonctionner qu'en conjonction avec le flux de la perception sensorielle. Cela signifie que nous ne pouvons pas savoir plus que ce que nos sens peuvent nous transmettre, et ce que nous savons ne doit pas être directement assimilé à ce qui existe, car la raison catégorise et organise les informations reçues des sens.

La raison s'interpose entre l'objet perçu et ce que l'objet est perçu par la personne. C'est un dispositif de filtrage, et la raison en est que sa fonction est d'organiser la perception sensorielle. Les conséquences de la philosophie de Kant furent énormes, mais les plus importantes pour la théologie furent celles qui découlèrent de son empirisme.

Rien ne peut être connu, sauf ce qui nous parvient par nos sens ou ce qui est construit comme signification et imposé au monde par notre raison, comme par exemple la relation de cause à effet par laquelle nous donnons un sens à ce qui se passe dans le monde, mais qui ne nous est pas révélée empiriquement par le monde. Les sens ne peuvent pas connaître les relations des choses entre elles, mais seulement leurs qualités empiriques telles que la taille, la forme, la texture et la position. Dans la suite de Kant, cependant, ce que je viens de discuter était sa critique de la raison pure ; maintenant, dans sa *Critique de la raison pratique*, il veut conserver l'éthique chrétienne sous une forme ou une autre.

Peut-être a-t-il vu ce qui aurait pu se passer s'il avait complètement démolé le fondement de la compréhension du monde, ce qu'il a fait. Il ne voulait pas qu'il n'y

ait plus de croyance en quoi que ce soit. Dans la suite de Kant, cependant, ce qui avait été enlevé à la religion d'un côté était maintenant réintroduit de l'autre.

Compte tenu de ses restrictions sur la raison, il aurait pu sembler que parler de Dieu soit tout à fait impossible. Sur la base de l'ancien raisonnement, Kant avait soutenu que c'était le cas, mais il a ensuite affirmé que la présence d'une conscience morale, qui est en elle-même à la fois peu fiable et inexplicable, nous conduit à postuler qu'il existe un Dieu qui est l'explication de cette conscience. La conclusion de Kant était maladroitement ambiguë mais fondamentale pour la période moderne.

Si nous ne postulons pas l'existence de Dieu, nous ne pouvons pas expliquer le fait que nous sommes des créatures morales, mais pour nous expliquer nous-mêmes, nous ne pouvons pas utiliser la connaissance de Dieu, car Dieu s'est situé au-delà du champ de la raison. Il se trouve dans le domaine nouménal auquel nous n'avons pas accès. Nous n'avons accès qu'au domaine phénoménal, et nous y apposons notre propre empreinte parce que nous ne connaissons pas les choses telles qu'elles sont en elles-mêmes.

Nous les connaissons comme nous les percevons avec nos sens. Nous les déformons automatiquement. Le résultat est donc le scepticisme, surtout en ce qui concerne la connaissance divine.

Vous savez quoi ? Paul est en quelque sorte d'accord avec lui. Ce que l'œil n'a pas vu, ce que l'oreille n'a pas entendu, ce que Dieu a mis dans le cœur de l'homme, ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment. 1 Corinthiens 2, mais Dieu nous l'a révélé par son Esprit.

Nous ne pouvons pas connaître Dieu directement, mais la Bible affirme que Dieu s'est révélé, et la Bible est une révélation de Dieu. Le libéralisme protestant a largement prospéré dans la période entre Kant et Freud, ce qui a sans doute rendu sa tâche un peu plus facile, car Freud a en fait démolit la naïveté avec laquelle Kant avait parlé de cette conscience morale. La moralité, soutenait Freud, n'est que la barrière artificielle que la société forme en ses membres pour se protéger des forces souterraines obscures qui se cachent sous la surface de la conscience.

Le sens moral n'est qu'un piège de notre nature et de notre société. Ces courants ont, bien sûr, continué à se répandre au XXe siècle. La pensée kantienne, qui est elle-même la base de presque toute l'épistémologie moderne, s'est facilement pliée aux habitudes scientifiques de l'esprit dans lesquelles l'expérience est traitée comme si elle était composée d'atomes comme la matière.

L'expérience a été décomposée en unités discrètes et isolées, qui pèsent sur le sujet qui en fait l'expérience comme les atomes pèsent sur les atomes. C'est l'hypothèse qui se retrouve chez Russell, chez une grande partie de Wittgenstein, chez AJ Ayer et

dans la majeure partie de la philosophie linguistique actuelle. Cette idée a été rapidement suivie par une dissolution comparable du soi.

Elle aussi est traitée de manière atomistique . En effet, les penseurs la perçoivent comme changeante d'une manière comparable à la façon dont les atomes se déplacent et changent. La dissolution du moi, et surtout de sa signification en tant que créé à l'image de Dieu, a rendu la recherche de sens difficile.

Au XXe siècle, nous avons vu surgir les surhommes de Nietzsche, dictateurs de gauche comme de droite, qui croyaient pouvoir imposer un régime totalitaire parce que les gens n'avaient aucune valeur ni signification intrinsèque. L'expérience et les sujets qui en font l'expérience ont été dissous et remplacés par des forces obscures et impersonnelles issues de l'histoire et qui se dirigent sans relâche vers le but prédestiné. Il est intéressant de noter que la protestation la plus vigoureuse contre cette situation , celle de l'existentialisme, concède toujours que la nature humaine n'a pas de réalité.

Ce résultat final était toutefois loin d'être évident lorsque la théologie libérale s'allia partiellement à ce type de pensée. Le mouvement se concentra bien sûr sur plusieurs écoles de pensée différentes. En Europe, il s'agissait principalement des partisans de Schleiermacher d'une part et des partisans de l'accent mis par Adolf Harnack sur le rituel d'autre part.

Selon David Wells, les différences entre ces écoles ont été exagérées. Il est difficile de dire si les partisans de Ritschl , les disciples d'Albrecht Ritschl et ceux de Harnack souffriront outre mesure si Schleiermacher est considéré comme un représentant du protestantisme libéral. En Amérique, les principaux partisans étaient des gens comme Washington Gladden et Walter Rauschenbusch, qui acceptaient les axiomes du libéralisme mais les associaient souvent à l'activisme social.

Schleiermacher est considéré à juste titre comme le père de la théologie moderne en raison de la méthode qu'il a établie pour faire de la théologie. Alors que Kant soutenait que les prédictions religieuses doivent être fondées sur la conscience morale, Schleiermacher a substitué à la conscience morale une conscience religieuse. Il affirmait que chaque être humain possède un sentiment de dépendance absolue.

C'est ce que le christianisme clarifie, mais sa présence n'est pas limitée aux communautés chrétiennes et n'est pas non plus décrite à elle seule par la théologie chrétienne. Pour Schleiermacher, la révélation de Dieu dans le Jésus historique n'était donc pas le seul centre dominant de sa théologie. Bien que Jésus doive former et réformer le sens de la foi, il ne la définit pas exclusivement.

C'est cette affirmation qui a suscité la plus grande colère de Barth, peut-être plus que toute autre. Pour Schleiermacher, il y a de la vérité dans toutes les religions. C'est en Jésus qu'il y a le plus de vérité ; il en est le meilleur représentant.

Chez lui, la conscience morale était la plus aiguë, mais il partait d'en bas. Ainsi, Jésus est un simple homme, en continuité avec le monde, et non une discontinuité entre Dieu et l'ordre créateur. Ces distinctions, de haut en bas, discontinuité et continuité, traversent tout.

Ainsi, étant trop simple, la christologie patristique mettait l'accent sur la christologie d'en haut et sur la discontinuité. La théologie moderne met l'accent sur la christologie d'en bas et sur la continuité. C'est trop simple, mais il y a beaucoup de vérité là-dedans.

Il existe toutes sortes de variations et de nuances. Bien que Schleiermacher n'ait pas été entièrement explicite sur les relations génériques de sa théologie, il semble raisonnablement clair que ses hypothèses de travail découlaient du Romantisme. Et à bien des égards, celles-ci l'ont mis en phase avec la théologie grecque antérieure.

Il partait du principe que la nature humaine, toute la nature humaine, est le réceptacle naturel du divin, que le divin imprègne et imprègne l'humain moralement, psychologiquement et épistémologiquement. En ce sens, la nature humaine est sacramentelle dans la mesure où elle renvoie à ce vers quoi elle renvoie. Le divin est l'auto-communication dans et à travers la nature humaine.

Jésus était donc important parce que, d'une manière sans précédent chez quiconque, il s'est concentré, identifié et ensuite soumis au divin. Mais était-il l'homme-Dieu ? Non. En lui, nous voyons l'exposition la plus claire de ce qu'est le divin dans la vie, bien que ce ne soit pas une exposition exclusive.

Il avait le plus grand sens de la conscience de Dieu, de tous. Et grâce au divin, nous sommes également capables de reconnaître à quoi ressemble notre propre nature, car elle reflète la pureté adamique. L'accent spécifiquement christologique dans le grand livre de Schleiermacher, *La foi chrétienne, une théologie systématique*, est étonnamment bref.

L'indifférence relative de Schleiermacher aux questions qui avaient troublé les penseurs de son époque a jeté les bases du déluge de critiques qui ont suivi de la part des érudits néo-orthodoxes menés par Barth, qui, une fois devenu professeur, a enseigné Schleiermacher chaque année, encore et encore. Il le considérait comme un ennemi, au même titre que le libéralisme de Harnack qu'il avait appris. Sur les deux fronts, il s'est opposé à ces choses et, en un sens, il a vraiment adopté une néo-orthodoxie.

À égalité avec les réformateurs et les puritains ? Non. Mais à bien des égards, bien meilleur que le vieux libéralisme ou le romantisme de Schleiermacher. De toute évidence, Schleiermacher considérait Jésus comme la perfection et l'exemple ultime de la conscience de Dieu, un sentiment de dépendance absolue, ce qui est la traduction anglaise de ses mots allemands.

C'est ce que tout le monde possède, et Jésus l'a suprêmement, et les chrétiens le cultivent avec la foi en lui. Ce qui distingue Jésus des autres n'est pas son humanité mais, je cite, la puissance constante de sa conscience de Dieu, qui était une véritable existence de Dieu en lui. Fermer la citation.

Schleiermacher a assimilé la « conscience divine absolument puissante, entre guillemets, à l'existence de Dieu en lui ». Cela représentait ce qu'il entendait par incarnation. L'incarnation de Dieu était sa communication intérieure écrasante en et à travers cet homme, Jésus.

Schleiermacher a eu du mal à distinguer ce concept du panthéisme. Il a soutenu que Dieu ne s'exprime pas de la sorte en toutes choses, mais seulement dans les hommes. Et qu'il n'est parvenu à cette expression ultime qu'en une seule personne, à savoir Jésus.

Il s'est ensuite efforcé d'affirmer que cette conscience de Dieu présente chez tous les hommes ne peut en réalité être qualifiée d'existence de Dieu, car elle est toujours insuffisamment focalisée et réalisée. Seul Jésus a été la personne de cette conscience de Dieu, et en ce sens, il était unique. Il est très douteux que Schleiermacher ait réussi à combiner la notion des Lumières de religion universalisée avec la conception chrétienne de l'unicité du Christ.

Schleiermacher n'était pas favorable à l'humain, à l'historique, pardon, il n'était pas favorable aux affirmations christologiques historiques telles que les deux natures, divine et humaine, inséparablement unies en une seule personne sont un seul Christ. Il soutenait que le nom de Jésus-Christ ne pouvait être utilisé que pour la période terrestre de la vie et qu'il ne pouvait pas être prolongé rétrospectivement dans l'éternité comme cela était devenu le cas, car il estimait qu'il était inapproprié d'utiliser le même mot nature pour décrire à la fois le divin et l'humain et que c'était la source de toute la confusion du passé. L'abolition de la doctrine des deux natures était la condition de la clarté théologique, et comme il n'était pas en harmonie avec la compréhension traditionnelle de la Trinité, Schleiermacher ne pouvait pas considérer d'un bon œil l'utilisation du mot personne.

Il a fait de ce sentiment de dépendance absolue sa norme théologique, sa norme de normalisation, de sorte que dans sa théologie chrétienne, la Trinité, qui n'est pas l'expérience commune de la conscience de Dieu des gens, est placée en appendice

comme notre paradis et notre enfer parce qu'ils ne passent pas ce test. C'est incroyable. Je veux dire, voici un génie à l'œuvre.

Il n'y a pas de doute. Mais encore une fois, il s'agit d'un génie qui s'écarte de la vérité. Schleiermacher s'est également opposé à certains des partisans de l'union non hypostatique .

C'est-à-dire que l'humanité de Jésus est en trait d'union personnel en union avec la Parole dans le sein de Marie, qui avait soutenu que la nature humaine du Christ, bien que pleine à tous égards, ne s'est pas achevée en dehors de la personne. Il n'y a pas de simple homme humain comme Jésus. Ce que nous pouvons affirmer, déclarait-il, c'est que dans les gens ordinaires, il n'y a que le germe de la conscience imparfaite et obscure de Dieu.

Mais dès le début du développement humain du Christ, il y avait une citation de la conscience absolument puissante de Dieu. Oh mon Dieu. Fermez la citation.

Ainsi, l'influence divine s'est exercée sur la nature humaine et, en même temps, elle est à la fois l'incarnation de Dieu dans la conscience humaine et la formation de la nature humaine dans la personnalité du Christ. Fermer la citation. Pour que ce développement ait lieu, aucune naissance virginale n'était nécessaire.

Les récits du Nouveau Testament qui y sont liés ne sont pas non plus à considérer comme ayant une importance doctrinale. Il était le fils d'un pasteur luthérien pieux. Il a donc souvent une impulsion religieuse, et c'est le cas.

Et pourtant, il s'adressait à ceux qui méprisaient la culture. Ils le lisaient et ses pensées devenaient le sujet de conversation des cafés et autres. Alors que les sujets plus traditionnels ne l'étaient pas.

On considérait cela comme ennuyeux. On considérait cela comme ennuyeux, rigide, et ce genre de choses. Sa pensée était stimulante, stimulante, créative et, malheureusement, hétérodoxe.

elles liées les unes aux autres dans la personne du Christ ? Schleiermacher soutenait que le divin était actif, prenant en lui l'humain, et que l'humain était passif, se laissant remplir et diriger par le divin. *idiomatum* , la communication des propriétés doit cependant être bannie du système doctrinal, a-t-il dit. Car la communication des qualités divines à la nature humaine ou des qualités humaines à la nature divine entraînerait une contamination de leurs caractéristiques essentielles.

Vous verrez plus tard que je vais argumenter, et ce n'est pas nouveau pour moi, que la Bible elle-même enseigne la communication des propriétés. C'est-à-dire qu'elle parle de la personne unique du Christ dans une phrase avec un titre qui appartient à

sa nature divine et une action qui appartient à sa nature humaine. Les pères l'ont remarqué.

C'est un développement des plus curieux. 1 Corinthiens 2. Les dirigeants de ce monde ne connaissaient pas la connaissance de Dieu. Ils pensaient avoir la connaissance, mais ils étaient fous, car s'ils avaient connu la connaissance de Dieu révélée sur la croix, ainsi que la sagesse et la puissance de Dieu révélées sur la croix, ils n'auraient pas crucifié le Seigneur de gloire.

Seigneur de gloire, ou vous pourriez traduire Seigneur glorieux, est un titre divin. La crucifixion ne se rapporte pas à la divinité. La crucifixion se rapporte à l'humanité.

Hébreux 2:14 dit que le Fils a pris chair et sang pour lui-même afin de vaincre le diable par sa mort et de racheter son peuple. Il y a une phrase qui parle du Fils incarné comme du Seigneur de gloire et qui lui attribue la mortalité. Même la mortalité crucifiée.

C'est une communication d'attributs. C'est un partage de qualités humaines avec une personne désignée par un titre divin. C'est très curieux.

Or, Schleiermacher s'oppose à une conception luthérienne de la communication des propriétés, qui est très différente de la conception réformée. Luther lui-même enseignait pour des raisons eucharistiques. Pour que la présence réelle du Christ soit présente avec et sous les éléments de la Cène, Luther enseignait que dans la résurrection, les attributs divins ont été communiqués de la divinité de Jésus à son humanité, de sorte que sa nature humaine pouvait être omniprésente.

Calvin avait un grand respect pour Luther. Il l'appelait l'apôtre de la Réforme, et à juste titre. Je ne sais pas si quelqu'un d'autre aurait eu le courage de faire ce que Luther a fait.

Mais il avait tort sur ce point et Calvin affirmait la communication des natures exactement dans le sens que j'ai dit. C'est -à-dire que c'est une manière biblique inhabituelle. Je n'avais pas une demi-douzaine d'endroits où on la trouve.

1 Jean 1. La parole de vie est un titre divin. La parole vivante. La parole de vie.

Et ce qu'on dit des apôtres, c'est qu'ils ont vu, qu'ils ont entendu et que leurs mains ont touché la parole de vie. La première chose à dire, c'est qu'un Grec serait confus devant cela. Vous êtes fou.

On ne peut pas toucher Dieu, et c'est vrai. Mais celui qu'ils ont touché, l'homme-Dieu, était Dieu. Ainsi, les prédicats humains, le fait d'être sensible, d'être vu,

entendu et touché, sont attribués à celui qui est appelé par un titre divin, le Verbe de vie.

Ce que fait l'Écriture, c'est affirmer l'unité de la personne. Vous comprenez ? Elle l'appelle Dieu, mais elle attribue ensuite à Dieu l'humanité. C'est tout à fait remarquable.

Le père l'a vu. Quoi qu'il en soit, c'est ce que Schleiermacher rejette, la conception luthérienne, et je ne le blâme pas. Je dois dire que les luthériens qui croient en la Bible sont des chrétiens réformés et réformateurs comme les calvinistes qui croient en la Bible.

Et je veux apprécier notre héritage confessionnel commun et ce genre de choses. Cependant, sur ce point particulier, je suis résolument du point de vue réformé de la communication des propriétés et non du point de vue luthérien. La communication des propriétés, cependant, a soutenu Schleiermacher, doit être bannie du système doctrinal parce que la communication des qualités divines à la nature humaine ou des qualités humaines à la nature divine entraînerait une contamination des caractéristiques essentielles.

L'humain serait autre qu'humain, et le divin serait moins que divin. Ce que Schleiermacher présentait en réalité n'était pas tant une doctrine de l'incarnation que de l'inspiration. Il s'agissait d'une vision de Jésus comme d'un homme rempli de Dieu à partir d'en bas.

Vous voyez ? Si vous commencez absolument par le bas, vous ne pouvez pas atteindre l'orthodoxie parce que vous avez un homme que Dieu divinise, habite, renforce, perfectionne, tout ce que vous voulez. Et par conséquent, dans la théologie la plus moderne de notre époque, cette divinisation de Jésus est ce que les libéraux, protestants et catholiques, envisagent comme le destin de tous les êtres humains. Sans aucun doute, Schleiermacher a pu éluder la plupart des problèmes inhérents aux formulations traditionnelles.

Mais à quel prix ? Il n'a pas eu à s'attaquer au problème du rapport entre une nature divine et une nature humaine, entre ce qui est absolu et ce qui est relatif. Il n'a pas eu non plus à formuler le rapport entre ces natures et la personne unique dans laquelle elles étaient unies. Jésus était simplement un homme doté d'un sens aigu de Dieu.

Les gains immédiats de la christologie ont cependant représenté de graves pertes pour la foi chrétienne. Malgré tous ses efforts, Schleiermacher n'a jamais réussi à exprimer en quoi Jésus était unique. La conscience de Dieu habitait en lui de la manière la plus puissante.

Et ainsi, le père de la théologie moderne, aussi brillant soit-il, a trompé bien des gens. Jésus n'était pas une invasion unique du divin dans l'humain, une christologie venue d'en haut, descendante, vraiment d'en bas, mais seulement la perfection de ce qui était déjà présent en tous les hommes. Continuité avec la création, vous comprenez ? Entre Dieu et l'ordre créé.

Ces éléments sont déterminants pour l'ensemble de la christologie. Le caractère unique de la foi chrétienne n'en est pas pour autant perdu. Mais on ne voit pas clairement pourquoi Jésus était si important pour la foi.

Il est vrai que Schleiermacher le voyait comme le clarificateur de Dieu, l'explicateur du divin par excellence, et en fin de compte, ce qui comptait, c'était l'idée, mais en fin de compte, ce qui comptait, c'était l'idée et non la personne en qui elle s'exprimait. Et cette idée et la conscience par laquelle sa présence est enregistrée sont un bien commun à l'homme. Tous les êtres humains ont cette conscience de Dieu.

C'est pourquoi Schleiermacher s'adressait à ses détracteurs cultivés, et ils étaient en résonance avec cela. Mais encore une fois, à quel prix ? La théologie de Schleiermacher était donc une admirable déclaration des hypothèses courantes du XIXe siècle sur la vie humaine. Mais elle était profondément déconnectée de l'essence du témoignage apostolique.

C'est sur ce point que Schleiermacher a été interpellé par les penseurs néo-orthodoxes, et à juste titre. Une autre figure très importante de l'époque, dont je ne trouve guère de détails dans les manuels de christologie contemporains, ce qui me semble dire quelque chose, est Albrecht Ritschel. A l'exception de Schleiermacher, je vais être très bref. Je suis désolé, mais c'est comme ça : personne n'a exercé une plus grande influence sur la théologie actuelle ; c'est écrit par Louis Berkhof en 1930, d'accord, qu'Albrecht Ritschl.

Vous voyez l'orthographe dans le rétroprojecteur. Sa christologie prend comme point de départ l'œuvre plutôt que la personne du Christ. On insiste, et cela a été encore plus exagéré dans la théologie ultérieure, sur le fait que nous ne connaissons pas Jésus d'une manière abstraite grecque, en parlant d'essences et de natures et de la personne et de ce genre de choses, mais que nous voulons plutôt une christologie fonctionnelle.

C'est ce que nous donne le Nouveau Testament. Il ne se préoccupe pas des essences et de la terminologie grecque ; il présente un Jésus en mouvement, et donc, on commence par l'œuvre et non par la personne. Je ferais mieux d'évaluer cela avant d'oublier.

Il est vrai que le Nouveau Testament présente une christologie fonctionnelle. Je dirais qu'il présente aussi un trinitarisme fonctionnel. Il ne spéculé pas sur l'être de Dieu et les personnes, ni sur ce genre de choses, mais derrière sa christologie fonctionnelle et son trinitarisme fonctionnel, il y a une christologie ontologique et un trinitarisme ontologique.

De plus, la Bible parle parfois, comme nous le verrons dans Hébreux 1, du Fils ; il est la représentation exacte de la nature essentielle de Dieu. Le mot grec *apostasis* est utilisé différemment de ce qu'il était dans le recensement christologique, mais il signifie que le mot signifie essence, nature essentielle, être même.

Jésus est la représentation exacte de cela. Il est donc parfois rare qu'on parle de cela, de l'essence, généralement de la fonction, mais nous raisonnons à partir de la fonction pour revenir à l'essence. Nous ne réduisons pas le témoignage du Nouveau Testament, ni de la Trinité ni du Christ, à un simple fonctionnalisme.

C'est mettre l'accent sur la fonction au détriment de la personne, et c'est une grave erreur. L'œuvre du Christ détermine la dignité de sa personne. Il n'était qu'un simple homme.

Est-ce que je sens une christologie absolument d'en bas ? Oui, je la sens. C'est le vieux libéralisme. Il n'était qu'un homme.

Le vieux libéralisme a mis du temps à s'attaquer au fondamentalisme, et je ne défendrais pas tous les aspects du fondamentalisme. Les libéraux ont gagné les écoles. Les fondamentalistes ont riposté avec les écoles bibliques.

Ils n'étaient pas à la hauteur des établissements d'enseignement que les libéraux ont pris en charge. Je dirais qu'aujourd'hui, l'évangélisme s'en sort plutôt bien. L'Association américaine des écoles de théologie compte peut-être plus d'écoles évangéliques que d'écoles libérales, et beaucoup d'entre elles sont bonnes et compétentes sur le plan académique.

Il existe encore des écoles libérales qui sont académiquement compétentes, mais le libéralisme s'est attaqué au fondamentalisme, et à certains égards, c'était justifiable, mais à d'autres égards, il a nié les fondements de la foi, d'où le nom de fondamentalisme, et cela incluait la naissance virginale, la divinité et les miracles de Jésus, l'expiation par le sang et sa seconde venue, ce qui revient à nier la foi chrétienne elle-même. Je ne défendrais pas toutes les explications fondamentalistes de ces choses, mais les vérités qu'elles exprimaient, aussi bonnes ou pires soient-elles, étaient des vérités bibliques, et le libéralisme a fait fausse route en rejetant ces vérités. Jésus n'était qu'un simple homme pour Albrecht Ritschl, mais au vu de l'œuvre qu'il a accomplie et du service qu'il a rendu, nous lui attribuons à juste titre le prédicat de divinité.

Qu'est-ce que cela signifie ? La phrase suivante nous aide à comprendre, comme l'explique Birkhoff, encore une fois cela est tiré de la Théologie systématique de Louis Birkhoff, page 310. Ritschl exclut la préexistence, l'incarnation, et il n'y a pas de christologie d'en haut, pas d'orthodoxie, et la naissance virginale du Christ. Puisque cela ne trouve aucun point de contact dans la conscience croyante de la communauté chrétienne, Schleiermacher croit que la conscience croyante des individus, le rituel est plus communautaire dans son épistémologie.

Le Christ est le fondateur du royaume de Dieu, faisant ainsi sien le dessein de Dieu, et maintenant, d'une certaine manière, il incite les hommes à entrer dans la communauté chrétienne et à vivre une vie entièrement motivée par l'amour. Il rachète l'homme par son enseignement, son exemple et son influence unique, et il est donc digne d'être appelé Dieu. Il s'agit pratiquement d'un renouvellement de la doctrine de Paul du Sabbat, un des premiers hérétiques connu pour son modalisme.

Remarquez que le Christ rachète par son enseignement, son exemple et son influence unique. On a le sentiment que ces choses sont vraies, mais plus profondément, il rachète en mourant à la place des pécheurs et en ressuscitant le troisième jour, selon les Écritures. Le vieux libéralisme est en effet du libéralisme, et il est insuffisant, et je vais donner un aperçu de nos prochaines conférences sur la christologie moderne.

Bart Bruner, dont nous parlerons peut-être un peu, et Bultmann tout d'abord, représentent une rupture forte avec la vieille tradition libérale. Bultmann a ensuite suivi sa propre voie existentielle, et lui et Bart étaient en profond désaccord, mais ils ont rejeté le vieil immanentisme libéral et ont commencé par le haut avec une véritable incarnation. C'était incroyable.

C'était un changement majeur dans la transcendance, l'altérité de Dieu dont Bart parlait. Nous parlerons plus en détail non seulement de la quête du Jésus historique, de la quête originelle, nous avons fait quelque chose à ce sujet avec les critiques de Schweitzer, mais le réductionnisme de Bultmann du Nouveau Testament à quelques pages qui auraient pu remonter à Jésus a conduit à une telle futilité. Je me souviens d'avoir parlé à un étudiant, un étudiant évangélique au séminaire théologique de Princeton, qui à l'époque était dominé par les bultmanniens .

J'ai dit, laissez-moi vous poser une question. Êtes-vous allé là-bas pour vous préparer au ministère ? Oui, monsieur. Ce gars aimait le Seigneur.

Il était déterminé à se battre pour la vérité au sein de l'Église presbytérienne unie et il avait besoin d'être ordonné. Il devait aller à Princeton ou dans l'un des séminaires agréés, d'accord ? Pas à Westminster, ni à Covenant, ni à l'Église réformée. Cela ne marchait pas à l'époque. J'ai dit : j'ai une question à vous poser.

Que prêchez-vous donc à partir des restes du Nouveau Testament ? Il a dit que c'était une bonne question, et ils ont effectivement conçu un cours basé sur l'enseignement des professeurs du Nouveau Testament de Bultmann sur ce même sujet. Oh, mon Dieu. Le réductionnisme est énorme, et c'est ainsi que les disciples de Bultmann, c'était un génie.

C'étaient des hommes doués. Gunther Bornkamm , Ernest Kasemann et d'autres ont lancé une nouvelle quête du Jésus historique et avaient beaucoup plus de connaissances du Nouveau Testament que lui. Je veux dire, de quoi parlons-nous ici ? Beaucoup plus que vous.

Je veux dire, tout cela est tellement déformé, mais ils l'ont fait. Et je ne sais pas. Je ne sais pas.

C'était mieux que son entreprise, mais mon Dieu. Et puis, nous allons considérer les plus récents, les plus influents. Barth a été le théologien dominant du XXe siècle, du moins pendant une grande partie de celui-ci, mais vers la fin de celui-ci, Wolfhard Pannenberg et Jürgen Bultmann, deux théologiens allemands, ont été très influents.

Nous examinerons leurs christologies . Elles sont certainement meilleures que celle de Bultmann, et elles sont orthodoxes à certains égards, mais pas à d'autres. Nous examinerons quelques penseurs catholiques romains.

Hans Kung, qui s'est fait élire, je n'ai pas la bonne terminologie. Il n'a plus été nommé professeur officiel de doctrine catholique à Tübingen en Allemagne, à cause de son désaccord avec l'infailibilité du pape. Nous examinerons sa christologie et celle de Karl Rayner, un brillant théologien catholique romain existentialiste qui a eu une grande influence à Chalcédoine, pardon, au Concile Vatican II.

C'était un lapsus freudien, un grand moment. Rayner a influencé Vatican II au milieu des années 60, et toute la direction de l'Église catholique a changé. Nous réfléchirons à sa christologie à la lumière de son enseignement sur la Trinité, de la façon dont la Trinité économique est la Trinité immanente, de la Trinité ontologique, et de sa notion de christianisme anonyme, là où le catholicisme espère désormais l'universalisme.

Ce sont des questions importantes. Nous allons nous intéresser à l'évêque britannique JAT Robinson, un érudit du Nouveau Testament qui a époustouflé les Britanniques avec son livre *Honest to God*, dans lequel il remettait en question toutes sortes de choses et les niait toutes. Nous allons jeter un bref coup d'œil à la christologie d'un théologien du processus.

Pittenger est le seul à avoir réellement écrit cela, et nous concluons, si Dieu le veut, avec une présentation qui a choqué le peuple britannique et les fidèles, le mythe de Dieu incarné. Des professeurs célèbres de Cambridge et d'Oxford disent qu'ils ne croient pas à l'incarnation, etc. Il a été suivi la même année en tant qu'écrivain, historien et éditeur de plusieurs volumes.

Je n'arrive pas à comprendre cela. La même année, un livre intitulé La vérité de Dieu incarné a été écrit par des évangéliques. Le premier livre avait fait grand bruit et bouleversé la foi de tant de gens.

La vérité de Dieu incarné a été révélée. Ce sont quelques-uns des sujets que nous aborderons dans notre prochaine conférence, mais en attendant, merci de votre attention et que Dieu vous bénisse.

C'est le Dr Robert Peterson dans son enseignement sur la christologie. C'est la séance 6, Christologie moderne, partie 1, Kant, Schleiermacher et Ritschl.